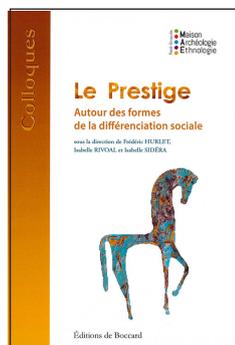


COMPTES RENDUS

LIVRES



HURLET F., RIVOAL I. et SIDÉRA I. (2014) – *Le Prestige, autour des formes de la différenciation sociale*, actes du colloque de la MAE, Paris, éd. de Boccard, 300 p. ISBN 978-2-7018-0360-9, 39 €.

Après la monnaie (2012) et la richesse (2013), le colloque annuel de la MAE ferme son triptyque sur les manifestations du pouvoir avec cet ouvrage collectif sur le prestige (2014). Ce

livre explore à travers cette notion les différentes façons de se différencier dans des collectifs aussi distincts que la Mésopotamie, l'Égypte prédynastique, les spécialistes rituels cubains actuels ou encore la Rome républicaine. L'ouvrage réunit vingt-deux articles organisés en trois parties : « Savoir-faire de prestige et conduites de distinction » qui porte sur les habitus de la distinction; la seconde partie : « Objets et consommations de prestige », détaille certaines manifestations matérielles de la différenciation sociale, et la troisième, « Affichage public et contrôle de l'espace politique », développe les différents usages politiques du prestige. Selon le principe pluridisciplinaire de la MAE, les articles sont organisés de façon thématique évitant volontairement tout recoupement culturel, géographique ou chronologique.

D'emblée, l'introduction de F. Hurlet, I. Rivoal et I. Sidéra souligne le caractère polysémique du mot « prestige », ainsi que ses différentes acceptions en sciences humaines. Le prestige est un terme ambigu, à la fois attribut d'un individu et dimension de l'action humaine, il désigne soit « une réalité de structure tels l'attribution de positions d'autorité ou l'octroi de privilèges et de récompenses, soit au contraire (...) la production d'évaluations subjectives, et souvent contradictoires, sur les positions et les enjeux de la compétition selon une échelle de valeurs déterminée » (p.11). L'étymologie du mot latin renvoie à l'illusion, l'artifice ou même à l'imposture, rappelant ainsi un aspect essentiel du prestige qui, pour être efficace, doit être montré, mais qui en plus, implique parfois la mise en œuvre de stratégies élaborées. Les auteurs dressent ainsi une liste des caractéristiques du prestige, parmi lesquelles celle d'être « une modalité privilégiée de transformation de la richesse » et de reposer sur un consensus au sein d'un système de codes partagés, propres à chaque société ou à chaque milieu. Toutefois, la difficulté à trouver des termes équivalents dans d'autres langues montre le caractère insaisissable de cette notion et les problèmes qu'elle soulève.

La première partie du livre porte sur les habitus et les savoir faire du prestige, et regroupe des analyses de codes et de règles de distinction dans différentes sociétés : qu'il s'agisse du contexte social de l'apparition de l'écriture en Mésopotamie (Glassner), de l'art oratoire sous la République et le Haut-Empire à Rome (David), la mise en place de stratégies visant à manifester le statut social implique des attitudes codifiées selon des termes propres à chaque société. Plusieurs travaux insistent sur la dimension « profondément relationnelle » du prestige que ce soit dans l'organisation de fêtes en Amazonie (Dziubinska) ou en Grèce archaïque (Duploux). L'étude de la fabrication de spécialistes rituels cubains décompose les éléments d'exclusion et d'inclusion mis en œuvre pour créer la distinction (Gobin). Les travaux sur la notion d'*Autoritas* (Thomas) et celle de *Dignitas* à Rome (Badel), montrent les difficultés à définir le prestige en latin, entre réputation, charisme, honneur et compétition. Enfin si le prestige est affaire de techniques et de comportements, se pose la question de savoir dans quelle mesure il peut s'hériter dans l'Athènes classique (Mari).

La deuxième partie porte sur les consommations et objets de prestige, et fait donc la part belle aux approches archéologiques de ce concept. Notons que l'article de Dehove sur la paire métaphorique fleur et tabac dans la littérature aztèque, aurait sans doute eu sa place dans le premier chapitre, puisqu'il s'agit de l'étude de la rhétorique de la distinction guerrière aztèque et non pas d'une consommation propre à un groupe social. Ces travaux montrent tous la difficulté à différencier luxe et prestige, difficulté qui apparaît dès que l'on travaille à partir de la culture matérielle et non plus des textes. Plusieurs études, qu'il s'agisse des vases en pierre en Égypte ancienne au III^e millénaire (Mazé) ou de la distribution des objets en contexte funéraire de la civilisation de l'Oxus à l'âge du Bronze (Luneau), rappellent que le caractère prestigieux d'un objet ne lui est jamais inhérent mais résulte des réseaux d'acquisition et d'échanges dans lesquels il s'inscrit. Ces stratégies de démonstration du prestige peuvent évoluer avec le temps, comme l'indique la distribution des vases métallique mycéniens (Phialon), ou au contraire, se maintenir, malgré des changements sociaux et religieux importants. C'est le cas de la possession et de l'élevage de chevaux dans l'Antiquité tardive, qui demeurent une marque de distinction pour les élites urbaines, même après l'arrivée de la chrétienté (Cristina). Dans tous les cas, et où qu'elles se nichent, les manifestations matérielles des pratiques de prestige suivent une logique qui consiste à faire étalage des richesses plutôt qu'à les augmenter. Cependant, ce contraste entre deux

systèmes de dépenses antagoniques développé par Norbert Elias, qui opposerait la consommation de prestige d'un côté et l'accumulation de capital de l'autre, est nuancé par l'article de Deschanel. Ce dernier montre, à partir de l'étude des pratiques d'achats de terres des marchands dauphinois, que l'éthique bourgeoise n'exclut pas toute forme d'ostentation au XIX^e siècle (Deschanel). Dans tous les cas, ces articles illustrent la diversité avec laquelle chaque société génère ses propres références de la distinction.

Enfin la dernière partie de l'ouvrage réunit des articles qui rappellent qu'étudier le prestige équivaut à étudier certains mécanismes du pouvoir, de sa mise en place et de sa légitimation. Plusieurs travaux interrogent le lien entre richesse, ostentation et pouvoir ainsi que le caractère héréditaire du prestige. Le travail de Flaig suggère que l'exposition des masques de cire figurant les ancêtres illustres lors de certaines funérailles dans la Rome républicaine représenterait une forme de capital symbolique héréditaire, qui, contrairement au capital symbolique défini par Bourdieu, échapperait à la nécessité d'être sans cesse remis en cause. Si on peut lui opposer que ces masques semblent tout de même devoir être mis en scène à chaque enterrement, on notera que c'est là le seul article à proposer une approche critique vis-à-vis des théories bourdieusiennes de la distinction. En effet, sur vingt-deux articles, dix-neuf emploient la notion de capital symbolique ou celle de capital culturel ! Si cette tendance montre bien le caractère heuristique de la théorie de l'espace social pour l'étude du prestige, elle illustre aussi une certaine uniformité du cadre conceptuel utilisé pour penser la distinction sociale.

On trouve également deux articles critiques sur la notion de biens de prestige en archéologie. L'article d'Angevin sur les viatiques funéraires lithiques des élites de Nagada (Égypte, IV^e millénaire) interroge l'association souvent établie entre reconnaissance économique et prestige social. L'analyse très fine des viatiques funéraires prédynastiques et de leur évolution lui permet ainsi d'observer trois temps dans la construction des élites : le contrôle des échanges par les chefs prédynastiques, le contrôle des biens de production et enfin la capitalisation et la confiscation du pouvoir... qui sont finalement, bien que très brillamment démontrées, les étapes généralement proposées dans le cadre des théories de bien de prestige ! L'article de Hadad sur le Néolithique précéramique A remet également en cause le « paradigme du pouvoir personnifié » qui découle de l'application trop systématique et parfois inconsciente de ces mêmes théories « devenue(s) centrale dans la démonstration archéologique de l'existence de rapports sociaux asymétrique et de l'existence de statuts inégalitaires » (p. 208). Il propose en contrechamps de percevoir le PPNA, dont la culture matérielle ne semble pas indiquer de hiérarchie sociale marquée mais qui présente des édifices impliquant un fort investissement en terme de main d'oeuvre, comme découlant d'un système politique où l'individualité du pouvoir serait moindre et ne reposerait pas sur le

prestige individuel. Si l'analyse est subtile et la critique théorique très utile, on pourra toutefois lui reprocher de confondre prestige et manifestation matérielle – et non périssable – du prestige.

D'ailleurs d'autres articles rappellent aux archéologues que le prestige ne se présente pas uniquement dans le faste ou les marques matérielles de la distinction sociale, c'est ainsi que l'article de Formoso sur le prestige des renonçants en Thaïlande montre, à travers l'étude de la renommée de deux moines bouddhistes réputés pour leur maîtrise des textes sacrés et leur ascèse, que le prestige peut également naître d'attitudes considérées comme exemplaires. C'est également ce que présente l'article de Thiel sur la fabrication du prestige dans l'Antiquité tardive, qui démontre la façon dont les familles aristocratiques ont développé une forme « d'affichage de l'anonymat » en faisant à l'Église des dons non nominatifs, mais qu'elles faisaient connaître. Enfin l'étude de Niess décortique les mécanismes familiaux du contrôle des rouages politiques durant la Troisième République grâce à la mise en exergue de toutes les formes de prestige possible, qu'il soit économique, familial ou social. Ce livre termine avec l'article de Constans et Rivoal sur les mécanismes du prestige des revues scientifiques, « ce marché particulier de la recherche en SHS dans lequel on échange une production écrite contre de la notoriété » (p.292); et la tension induite par la mise en place des logiques de classement actuelles qui ne reflètent pas toujours les codes acceptés par la communauté scientifique sur leurs qualités respectives.

Cet article s'achève par une question qui permet de mettre en perspective l'ensemble de l'ouvrage : « le prestige serait-il encore une catégorie d'analyse pertinente dans ces sociétés d'équivalences monétaires poussées que sont devenues les sociétés occidentales contemporaines » (Constans et Rivoal : p. 296-297). Pour répondre à la question de savoir si notre société s'organise encore selon des logiques de prestige, Rivoal, Hurllet et Sidéra proposent comme exemple le cas de la « popularité » des élèves dans les collèges américains. A ce cas de figure, on pourrait ajouter celui de la renommée établie par les réseaux sociaux, où le nombre de *followers*, de vues ou d'amis représente probablement une version moderne et quantifiable d'une certaine forme de prestige dans nos sociétés, à la croisée entre pouvoir, réputation et influence, dont les retombées politiques et économiques sont de plus en plus importantes. Il restera de ce livre que parler de prestige est toujours une façon de parler de pouvoir, de la part personnelle et charismatique du pouvoir. Étudier le prestige c'est donc aborder la dimension culturelle et relationnelle de la stratification sociale, ce que cet ouvrage fait de façon très complète en explorant ses émanations dans des cas de figures aussi variés.

Chloé ANDRIEU

UMR 8096 « Archéologie des Amériques »
MAE, 21 allée de l'Université
920123 Nanterre cedex